

# L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°13

Septième année – premier semestre 2003-2004



## Quelle place accorder à la religion dans la cité ?

Atelier animé par Jacqueline Crevel.

Nous avons consacré nos premiers échanges à préciser le sens que chacun d'entre nous donnait à la question posée. Au delà de formulations différentes, il nous est apparu clair qu'il nous fallait déterminer le rôle joué par la religion dans la société afin de savoir si elle nous empêche de vivre en bonne entente ou si au contraire, elle est nécessaire à cette entente, en ce qu'elle fournit des valeurs capables de nous unir et de nous constituer comme communauté, et même qu'elle est peut-être la seule source de valeurs unificatrices dans une société. Mais cette hypothèse ne fait pas l'unanimité : doit-on nécessairement appeler religion un système de valeurs, même républicaines, dès lors qu'il unit une communauté ? Est-il si évident que nous ayons besoin de la religion ?

Tout naturellement, nous nous sommes trouvés devant la nécessité de définir ce que nous entendons par religion et de distinguer la sphère de la foi, adhésion personnelle et individuelle à une croyance, de la sphère de la religion, ensemble de pratiques et d'institutions, qui détient une puissance temporelle. Notre question s'inscrivant dans la sphère du politique, elle ne prend sens que dans la confrontation entre les pouvoirs, et tout particulièrement entre pouvoir politique et pouvoir religieux.

En d'autres termes, le problème auquel nous sommes confrontés est celui de la laïcité. Nous nous efforçons donc de déterminer ce que nous entendons par là. La discussion met à nu deux conceptions difficilement compatibles. On peut en effet considérer la laïcité comme attitude du politique vis à vis du religieux, comme neutralité bienveillante rendant une coexistence des croyances et des opinions possible. En ce sens, elle permettrait à chacun d'exprimer ses croyances et ses opinions sous la protection de l'Etat et serait donc essentiellement respect et tolérance de toutes les convictions quelles qu'elles soient. Mais on peut aussi la considérer non comme un instrument mais comme une valeur, au même titre que la liberté et l'égalité par exemple. Loin d'être assimilable à la neutralité de l'Etat, elle serait au contraire, un principe régulateur du politique dont l'enjeu serait de constituer un espace public dans lequel chacun serait soustrait aux pressions culturelles, sociales, commerciales, religieuses qui gouvernent les relations humaines privées, où chacun serait donc libre de penser et de s'exprimer. Cessant d'être respect et tolérance de toutes les convictions, elle devient, plus profondément et plus réellement, respect de la personne.

## DESIR ET BONHEUR

Atelier animé par Anne Marie Sibireff et Emmanuel Jardin

avec Catherine, Claudie, Denise, Ginette, Janine, Marie-Rosario, Yves, Pascale, Philippe, Roger.

Notre point de départ est un ensemble de textes tirés de l'ouvrage de Robert MISRAHI *Le bonheur*, essai sur la joie, paru en 1994. Les textes ont été distribués dès l'AG d'octobre dans l'optique de la venue, non encore certaine, de l'auteur.

En novembre, le tour de table permet de dégager des interrogations, de formuler des besoins, notamment :

- besoin d'éclaircissement de certains passages, de plusieurs références : les trois modes de connaissance selon SPINOZA quels sont-ils et quel est leur sens ? Comment comprendre la référence à SARTRE et à HEIDEGGER ? Pourquoi Robert MISRAHI distingue-t-il deux formes de liberté, deux formes de désir ?
- approfondir la notion de crise dont RM souligne l'aspect dynamique (dans négliger son côté douloureux) .
- Penser le bonheur par rapport à la création artistique, par rapport à l'amour.
- Le bonheur est-il suspect ? Peut-on dire : seuls les imbéciles et/ ou les égoïstes sont heureux ?
- Et surtout, par rapport à notre sujet : quelle place le désir tient-il dans le bonheur : aucune ? En

est-il la condition nécessaire ? suffisante ? Le désir en général et singulièrement le désir d'être heureux constitue-t-il l'obstacle principal pour accéder au bonheur ?

En décembre et janvier, des textes supplémentaires sont apportés : SPINOZA : les trois modes de connaissance (malheureusement nous ne pouvons l'expliquer), ROUSSEAU et SCHOPENHAUER sur le désir. Les deux séances s'articulent autour de quelques pôles :

- la question du rapport au temps dans le bonheur aussi bien que dans le désir Celui-ci est-il nécessairement impatient ?. Etre tout entier à ce que l'on fait, attitude que nous avons vue défendue et mise en œuvre par EPICURE et par MONTAIGNE, au cours d'ateliers précédents, prend chez SPINOZA une dimension différente : s'abstraire du regret comme de la crainte, c'est d'une certaine manière participer à, faire l'expérience de l'éternité.

- connaissance et bonheur. La connaissance, en nous plaçant en surplomb par rapport aux choses, nous éloigne-t-elle du bonheur qu'elles pourraient nous procurer ? Accroît-elle, au contraire, à la fois la possibilité et l'intensité de celui-ci ? Comprendre le paysage comme résultat d'une sédimentation, est-ce se condamner à ne pas en voir la beauté ?

Nous tombons d'accord sur le fait qu'en nous libérant du désir irraisonné, la connaissance rend possible le bonheur.

- le désir est toujours relation à l'autre ; le bonheur peut-il être individuel ? Il requiert des conditions matérielles (un certain confort est la condition de la dignité), politiques, sociales. En tant que vivants politiques, nous ne saurions jouir du bonheur dans une solitude prolongée. La dimension de la responsabilité est incontournable autant que souhaitée. Mais de quoi de qui sommes-nous responsables? Une responsabilité universelle ne risque-t-elle pas de nous paralyser purement et simplement? D'autre part, il faut distinguer répondre à et *répondre de*. .. ,

- l'attention à l'autre, le don (plus facile que le fait de recevoir ? ) le partage, ne nous privent pas : ils accroissent notre être. L'amour, l'amitié comme connaissance progressive (nous retrouvons ARISTOTE) qui enrichit mutuellement même si l'autre n'est jamais transparent, heureusement. SCHOPENHAUER, ROUSSEAU ont-ils jamais aimé ?

- quelle part reconnaître aux déterminismes dans la vie humaine et la recherche du bonheur ? Réserveons le terme de déterminisme pour les sciences de la nature et empruntons à SARTRE l'idée qu'il n'y a pas de programme qui soit absolument contraignant , mais une condition humaine. Ce point est loin de faire l'unanimité.

Des questions restent en suspens :

La philosophie de RM ne s'adresse-t-elle pas à ceux qui ont tout pour être heureux, sans l'être ? Et pour ceux qui connaissent le malheur sous toutes ses formes ? Au nom de l'impératif spinoziste: la philosophie est méditation, non de la mort, mais de la vie, n'évacue-t-elle pas le tragique de l'existence ?

Inversement, dans des situations qui nous semblent synonymes de malheur absolu (tranchées, camps...) un itinéraire de joie est parfois possible, des expériences significatives, riches, ont été vécues ( à tel point que le banal peut paraître ensuite ennuyeux). '

Quelle part pour le corps aussi bien dans le désir que dans le bonheur ? Il faut en parler davantage. La conversion (terme de RM) au bonheur peut-elle naître d'elle-même ? Elle n'est pas de l'ordre de la volonté. Où puiser l'énergie de ce retournement ? Quelle sera la source de cette décision ?

## **ETHIQUE ET RESPONSABILITE : COMMENT PENSER LA RELATION A L'AUTRE ?**

**Atelier animé par Erik Laloy et Alain Lambert** avec Danielle, Jean Louis, Danielle, Jane David, Emmanuel, Daniel, Christiane, Francine, Yves, Laurent, Christine, Dominique, Sylviane, Madeleine, Nadège, Véronique, Josette .

### **Relation à l'autre : l'apport de la philosophie fondamentale : conflit et empathie.**

**En novembre**, nous avons d'abord étudié un texte de Hobbes, philosophe anglais du XVII<sup>e</sup>, fondateur de la pensée politique moderne puisqu'il postule à l'état de nature, d'avant la société, une égalité des humains. Cette égalité va favoriser l'égoïsme et la rivalité entre tous, pour s'approprier les richesses, les défendre, mais s'approprier aussi le respect des autres, si important pour les êtres de langage que nous sommes. D'où la guerre de chacun contre tous, et la nécessité pour en sortir, d'un pacte social où chacun se défait de sa liberté naturelle au profit d'un gouvernement qui va garantir la paix et la sécurité en échange : « J'autorise cet homme ou cette assemblée et je lui abandonne mon droit de me gouverner moi-même à cette condition que tu lui abandonne ton

droit et que tu autorises ses actions de la même manière. »

Ensuite un texte de Rousseau, disciple critique du premier au XVIII<sup>e</sup>. Dans le discours sur l'inégalité, il nuance l'égoïsme défini par Hobbes par un sentiment naturel et obscur de l'homme, la pitié, qui dialectise le rapport à l'autre. Une discussion s'ouvre sur le sens du mot pitié, entre charité pour Jean Louis et empathie pour Véronique, car le texte selon le sens, ne semble pas aussi convaincant à tous que le précédent. Pourtant, quand la question est reformulée de savoir à partir de quelle situation originelle le pacte social semble le plus probable, tout le monde est d'accord pour dire que c'est quand l'empathie s'ajoute à l'égoïsme. Et Christiane de se demander si cela explique le caractère moral de l'Etat chez Rousseau, ce que confirme la 8<sup>e</sup> lettre écrite de la montagne : « Il n'y a point de liberté sans lois ni où quelqu'un est au dessus des lois... Un peuple libre obéit, mais il ne sert pas, il a des chefs, et non pas des maîtres... Il obéit aux lois, mais il n'obéit qu'aux lois, c'est par la force des lois qu'il n'obéit pas aux hommes. »

### **Relation à l'autre : l'apport de la psychanalyse : genèse et complexité.**

La séance de décembre commence par un récapitulatif, la lecture de l'extrait ci-dessus, d'une phrase du chapitre IX de l'essai sur l'origine des langues où Rousseau définit bien la pitié comme empathie, et d'un texte inédit, intitulé l'influence des climats, qui annonce déjà les questionnements philosophiques des deux siècles suivants :

« Si toute la terre était également fertile, peut-être les hommes ne se fussent-ils jamais rapprochés. Mais la nécessité, mère de l'industrie, les a forcés de se rendre utiles les uns aux autres pour l'être à eux mêmes... [on remarque ici la définition inverse du principe de la main invisible d'Adam Smith, où l'intérêt de chacun produit celui de tous] L'homme isolé demeure toujours le même, il ne fait de progrès qu'en société ».

Ce qui nous mène au thème de la séance : donner-recevoir. D'abord par le biais d'un texte de Pierre Fougereyrollas qui explicite les apports philosophiques de Freud sur la relation à l'autre. Il permet d'en comprendre l'évolution complexe. Le nourrisson doit se construire hors de (la fusion avec) sa mère (sinon, sans cette frustration, risque de psychose), avec et contre elle, puis avec et contre son père (d'où l'ambivalence des sentiments) et neutraliser progressivement et symboliquement toutes les pulsions sexuelles potentielles qui sont les siennes en tant que « pervers polymorphe » tel que le décrit Freud, pour atteindre le stade génital s'il résout à peu près le complexe d'Oedipe. La sexualité se construit tout au long de la petite enfance (sans fatalité absolue si l'on en croit Boris Cyrulnik et son concept de résilience) en se limitant plus ou moins bien, permettant ou non aux autres types de relations de se réaliser. Ce que dit Mélanie Klein à propos de l'amitié féminine et masculine.

Mais des questions surgissent sur leurs différences, au plan de l'intime, puis sur l'amour platonique, sur l'amitié philosophique aussi, autour de textes proposés par Yves, soit la proximité narcissique (complicité, connivence, reconnaissance...), soit l'amitié parfaite définie par Aristote dans l'éthique à Nicomaque comme simple acceptation non égoïste et non utile de l'autre,...

### **Relation à l'autre et responsabilité : l'apport de Misrahi : notion de conversion.**

**La séance de janvier** a débuté par la question que se pose Daniel sur l'intérêt de comprendre notre histoire individuelle par rapport aux problèmes philosophiques qui ne seraient que métaphysiques ? Mais comprendre comment nous nous sommes constitués de manière complexe, plus ou moins positive, dans notre rapport aux autres, permet de donner une dimension anthropologique à la philosophie, et de comprendre d'où les hommes se posent leurs questions.

Les sciences, et particulièrement les sciences humaines et sociales, en se détachant du territoire spécifiquement philosophique où elles se sont esquissées, ont permis à la philosophie de trouver d'autres perspectives et de reformuler son questionnement. Et la psychanalyse en particulier a joué ce rôle au delà de son propre apport à la connaissance de l'homme en nous apprenant l'ambivalence des sentiments, l'amour avec un « grand h », comme l'a fait remarquer l'une de nous.

La question du militant, par exemple-s'il est encore possible de l'être, en dehors des grandes idéologies du passé, et malgré la prise de conscience de l'ambivalence des intérêts en jeu - relève de cette connaissance de l'homme, et du jeu des intérêts qu'il faut savoir reconnaître pour pouvoir les assumer, pour éviter le fanatisme de ceux qui disent ne se soumettre qu'à l'intérêt général, et l'égoïsme de ceux qui oeuvrent pour leur seul intérêt particulier. Le texte de Simone de Beauvoir éclaire bien la question de dévouement, qui n'est jamais un don gratuit, dans une formulation quasi psychanalytique comme le fait remarquer Francine, peut-être parce qu'il relève d'une morale de

l'ambiguïté selon son auteur.

C'est à la difficulté de la responsabilité que Robert Misrahi nous invite à réfléchir dans ses textes sur l'amour ou la démocratie, et à la nécessité de s'y convertir pour sortir la démocratie de la crise, celle de « l'indifférence irresponsable ». La morale totalitaire des régimes marxistes ayant montré ses effets néfastes, il faut revenir à une éthique - non pas une morale par devoir, par charité — qui vise le bonheur individuel parce que collectif, « la plénitude de la vraie vie », par la conversion du désir et de la liberté spontanés – d'abord « irresponsabilité indifférente » (permis par la libre concurrence du capitalisme?) — à la réciprocité responsable et solidaire. Le jeu des intérêts particuliers ne suffit pas à réaliser l'intérêt général, et la réflexion philosophique doit amener les responsables politiques, les éducateurs, les employeurs, les syndicats... puis l'ensemble des individus à dépasser l'égoïsme en réciprocité. Cette conversion se joue déjà dans l'amour, et permet, par la réflexion, de passer de l'amour passionnel éphémère à l'amour durable, « flamboyant », de passer de l'existence tragique à la plénitude du rapport à l'autre, reconnu comme sujet et non simplement objet de désir. Mais n'est-ce pas la découverte de l'autre comme reflet d'un soi abstrait qui permet cette réflexion sur soi, de l'intérieur de la relation, et non de l'extérieur ?

Et comment envisager cette conversion par la réflexion philosophique au niveau des responsables politiques pris dans le jeu des pouvoirs, de la volonté de puissance, et des difficultés qu'ils doivent résoudre, et au niveau des citoyens consommateurs dont le civisme s'est effacé avec la civilité, selon Jean Louis ?

**Robert Misrahi : Désir, bonheur, responsabilité .**

**le 23 janvier, à la bibliothèque d'Hérouville (Compte-rendu : Alain Lambert)**

Le « salut » de la société ne dépend que de la philosophie, de sa générosité, d'où l'intérêt, nous dit-il en préambule, de notre Atelier, dans le désarroi contemporain, lié à la disparition des valeurs après la fin des religions, et leur « retour » souvent obscurantiste et violent. Ce qu'il faut reconstruire à l'aide de la philosophie, il faut le faire sans les religions, avant de les réintroduire éventuellement, à titre poétique. Mais en premier, il faut revenir au sujet pour savoir qui nous sommes, afin de savoir ce que nous voulons.

L'éthique est d'abord une anthropologie philosophique du sujet :

- tout être humain, par son corps, par son cerveau et l'activité de conscience qui en émane, est une conscience de soi la plus simple, qui se sent agir, au delà de l'instinct et de l'inconscient, même s'il agit dans l'erreur et la spontanéité ; l'individu est toujours réflexivité, donc à distance de lui-même, donc nécessairement et simultanément liberté, spontanée et universelle, en même temps qu'il est désir.

- la réflexion vient après cette réflexivité, déjà liberté spontanée et universelle.

- le désir n'est ni un instinct, ni un mécanisme, mais le dynamisme du sujet, l'être même du sujet, mouvement vers l'avenir, vers un but, le plaisir, la satisfaction, la joie, et non le seul plaisir sexuel. Toute action est action du désir qui donne du sens, car il est créateur et conscient, même s'il n'est pas toujours connaissant. S'il est manqué d'abord, par son dynamisme, il aboutit toujours à sa satisfaction, parfois en moins, parfois en plus par rapport à l'imagination. C'est ne pas pouvoir manger qui est tragique, pas avoir faim.

- la spéculativité est une des dimensions simultanées du sujet qui lui permet, par un effet de miroir de sa conscience de soi, de saisir autrui comme conscience de soi. La spéculativité mène à la réversibilité : comprendre que ce que l'autre me fait, je peux le lui faire. Ce qui pourrait faciliter l'accomplissement et la régulation des désirs entre nous si nous étions peu nombreux. Mais tout se complique dans la rencontre conflictuelle de tous les désirs qui mêle violence et méconnaissance dès le premier contact avec autrui, car dans la violence, le violent n'a plus conscience de sa propre réversibilité. Par le progrès de la rationalité et de l'éthique, on passe de la violence au contrat (le droit, le commerce, l'Etat de droit, la législation) mais le droit ne résout pas tous les problèmes, même dans un état juridique de paix, à cause des problèmes plus existentiels (conflits, passions... ).

La véritable éthique commence: rendre possible l'accomplissement du désir pour le plus grand nombre malgré les difficultés que la politique ne peut résoudre ni épuiser, car changer les institutions ne change pas les hommes, même si la démocratie, fondée sur le droit au bonheur, est le meilleur régime pour y arriver. Avec pour première tâche la conversion, le bouleversement des

esprits dans leur intériorité, en trois moments :

- d'abord, changer nos systèmes de pensée, notre rapport de sujet au monde. La fatalité de la dictature, de la famine, de l'économique... n'est qu'une illusion; en prendre conscience, c'est pouvoir (ré)agir par le pouvoir créateur de notre liberté... ou nous cédon, ou nous assumons notre liberté. Quant à Marx, de quoi est-il le produit si le déterminisme économique dont il est issu est si dominant ?

- ensuite conversion existentielle au bonheur, c'est à dire à une vie qui a du sens, sans nous soumettre à aucun déterminisme: nous ne voulons plus de la souffrance, du tragique, mais de la joie.»

- conversion réciproque à autrui par vraie conscience de l'autre, par le don sans calcul même s'il attend une réciprocité, pour pouvoir jouir de la vie avec bonheur, avec une disponibilité constante aux expériences de la joie, active et créatrice ; joie de se fonder comme sujet créateur d'une vie heureuse, autocréée, libre et indépendante ; joie d'aimer réciproque et poétique sans compétition, jalousie, méconnaissance, violence, amour tout autre; joie de jouir du monde en lui-même ou dans l'art, de le compléter ou de créer, joie du voyage profond comme le disent Segalen ou Levi—Strauss. Pour conclure, le voyage nous prépare à sortir de notre quotidien, à la rupture pour entrer dans un autre monde. Il est source de joie pour lui même, par le but contemplé, par le temps à part, tout autre, qui est le sien.

Irréalisme dira-t-on, mais le dire, c'est annuler tout effort en vue de cette conversion. Car condamner la famine ou la misère, c'est savoir et vouloir que les hommes peuvent vivre autrement.

Le public, fort nombreux et fort attentif, a provoqué par ses questions ces précisions:

- la dépression, comme l'anorexie, est d'un refus du désir ( de vivre) pour disparaître.

- la psychanalyse peut, quand elle est réussie, redonner au sujet qui se débat dans les difficultés existentielles une certaine autonomie, mais elle ne peut pas donner les réponses quant au mieux vivre qui relève de l'éthique, c'est à dire de la philosophie, de la réflexion, de la conversion comme engagement existentiel fort, en rupture avec l'ancienne façon de vivre et de penser.

- les sciences humaines peuvent elles aussi nous renseigner sur nous, sur les pesanteurs et les motivations erronées qui expliquent en parti nos difficultés existentielles, à condition qu'elles soient non déterministes, mais phénoménologiques, comme le MAUSS (mouvement anti-utilitariste en sciences sociales) par exemple.

- il ne s'agit plus d'en rester aux distinctions définitives de Max Weber pour qui la morale, parce qu'elle est recherche de pureté, est inefficace, alors que la politique, par son souci d'efficacité, ne peut pas rester pure. Il est bien évident que la recherche du bien ne peut se faire sans agir avec efficacité, et toute politique suppose une morale implicite et non l'efficacité à tout prix. Pour éviter la fausse opposition, mieux vaut préférer le terme d'éthique pour la recherche institutionnelle de l'accomplissement. Comme l'explique Ernst Bloch, dans son Principe Espérance, ce n'est pas le passé qui produit le présent, mais l'avenir qui l'invente à travers des idées, le désir d'un monde meilleur dans les limites de la condition humaine.

- Nietzsche est un philosophe qui prône l'aristocratie et qui fonde une part de sa philosophie sur un mythe, celui de l'éternel retour, qui fera revivre à tous leurs souffrance, et que seuls les surhommes sauront assumer.

- La philosophie de Spinoza, pour Robert Misrahi, est un athéisme, et ses deux directeurs de thèse, au milieu des années 50, n'ont pas voulu qu'il y laisse la partie qui traite ce sujet. C'est beaucoup plus tard qu'un éditeur publiera cette étude en intégralité, a—t—il raconté à l'équipe de l'Atelier, terminant sur l'anecdote d'une autre conférence qu'il dut faire du haut d'une chaire d'église, par faute de place dans la salle prévue, pour expliquer, à la demande de ses hôtes dominicains, pourquoi Dieu n'existe pas, puis en discuter avec eux.

- Sartre a été une rencontre essentielle dans l'itinéraire de Robert Misrahi, puisque, à dix sept ans, en 1943, lui ayant écrit à l'adresse du Café de Flore, il reçut une réponse huit jours plus tard. L'auteur de *l'Etre et le Néant* aida financièrement durant deux ans le jeune étudiant de milieu très modeste pour lui permettre de passer l'agrégation, l'encouragea à écrire, puis lui ouvrit les pages des Temps Modernes, collaboration qui dura jusqu'en 1967. Ce qui explique sans doute une certaine filiation entre l'engagement existentialiste et la responsabilité existentielle, mais sans le tragique (l'idée de conversion se trouve dans une note de *l'Etre et le Néant*, comme une ouverture pour sortir du tragique du rapport à l'autre, mais jamais développée).